

— Roch ! dit Ombert à un vieux serviteur qui parut le premier, voyez si ce chien que j'ai pêché vit encore : vous le ferez sécher et le remettrez dans son chemin... Puis se ravisant : — Je vous ordonne d'en avoir soin, entendez-vous ?... »

Roch, regarda les vêtements mouillés de son maître et secoua deux ou trois fois la tête en signe de mécontentement ; puis, levant au ciel sa main gauche, la seule dont il se servit, il s'achemina lentement vers l'endroit où était la barque.

Le baron et son beau-père, remontant les différentes terrasses, arrivèrent à un plateau sur lequel était situé le château. En passant avec précaution sous les fenêtres des appartements, ils gagnèrent l'entrée de l'habitation qui donnait sur la cour. Le seigneur de la Bourdaisière regarda les murs d'enceinte avec une espèce de satisfaction, et sourit au tableau qui se présentait à ses regards au milieu de la cour. Sept ou huit hommes

d'armes et leurs écuyers nettoyaient leurs armures, et leurs lances qui brillaient comme si elles eussent été d'argent ; des valets pansaient de beaux chevaux, tandis que sur le pont-levis baissé un factionnaire montait la garde, muni d'une arquebuse et d'un cor de chasse, car dans ces temps de trouble une troupe d'écorceurs ou une grande compagnie commandée par plusieurs seigneurs sans argent pouvait venir à passer, et l'on vivait au milieu de la paix comme si l'on eût été en guerre. C'était au point que, lorsque le châtelain voulait se promener, deux sentinelles montaient dans les lanternes, et l'on tenait toujours des cavaliers prêts à le secourir en cas d'attaque.

Le jeune baron avait réuni dix hommes d'armes, et c'était une force assez imposante pour le garantir de toute espèce d'attaque, car ses vassaux nombreux auraient pu lui fournir encore une bannière de cinq à six cents hommes. A cette époque, tout le luxe des seigneurs consistait à entretenir des hommes d'armes : c'étaient des cavaliers très-redoutables, car ils étaient bardés de fer, ainsi que leurs chevaux, et un homme d'armes était toujours suivi d'un écuyer et de trois cavaliers auxquels il apprenait à monter à cheval, à se servir de la hache et de la lance, en deux mots, la théorie du noble métier du pillage. Alors dix hommes d'ar-



Le duc de Bourgogne.

mes formaient un corps de quarante chevaux : quelquefois l'on nommait la réunion de ces cinq hommes *iance*, parce qu'ils étaient rassemblés autour du cavalier, et *cent lances*, à cette époque, formaient un corps de cinq cents hommes de cavalerie, corps redoutable si l'on songe à la manière dont ils étaient armés.

Au-dessus d'un perron de trois à quatre marches s'élevait une porte en ogive, dont les chambranles étaient décorés de fines colonnettes. Cette porte, très-étroite, donnait accès dans une grande salle carrée : le seigneur de la Bourdaisière y entra, suivi de son gendre. Cette salle, voûtée, était jonchée de paille fraîche ; elle n'avait d'autre ornement que les épieux dont le jeune baron se servait à la chasse, ses armes, son cor, ses armures. On y voyait un grand buffet de bois de noyer noirci qui portait alors le nom de dressoir, et sur lequel étaient placés la vaisselle d'argent, les aiguères de table, les chandeliers, le linge. Ce dressoir était ordinairement le présent des noces, et, selon la noblesse des époux, il avait un, deux ou trois étages.

Les deux barons accrochèrent leurs chaperons à deux clous plantés à cet effet dans la muraille, et à leur entrée des chiens qui se trouvaient dans une pièce voisine firent entendre leurs aboiements, parvinrent à for-

cer la porte de leur chenil et accoururent autour de leur maître. — Tout beau, mes enfants ! s'écria Ombert d'une voix forte ; et il leur donna quelques coups qui les firent rentrer dans le devoir, puis il prit un fouet accroché à la muraille, et les reconduisit lui-même dans leur chenil, qu'il ferma plus soigneusement.

Ombert introduisit alors son beau-père dans une autre salle immense et un peu mieux décorée ; elle avait une porte de sortie sur les jardins, et c'était par là qu'Ombert descendait sur la Loire. Au milieu de cette pièce lambrissée de vieux chêne noirci était une longue et vaste table toute dressée et chargée de quelques mets. Les chaires du maître et de Catherine étaient placées au haut bout, et leur forme déjà passée de mode annonçait que ces meubles étaient héréditaires. L'écusson de Roche-Corbon surmontait les dossiers grotesquement travaillés. L'un de ces sièges, garni d'une étoffe

précieuse, indiquait la place de Catherine ; des bancs de bois servaient de sièges aux commensaux : du reste, tout était propre et soigné, ce qui fit sourire complaisamment le seigneur de la Bourdaisière.

— Ah ! ah ! depuis que nous avons une châtelaine, tout me paraît un peu mieux, en tout point, qu'autrefois ; ma fille est une bonne ménagère.

Ombert soulevait alors une grande tapisserie antique qui servait de porte : posant un doigt sur ses lèvres, d'un air mystérieux, il fit approcher le vieux seigneur d'une autre pièce dont le luxe contrastait singulièrement avec la sévérité des deux autres. Les deux barons s'arrêtèrent en essayant de ne faire aucun bruit et se complurent dans le délicieux spectacle qui s'offrait à leur vue.

Le plancher était couvert d'une riche tapisserie, les vitraux colorés ne laissaient passer le jour qu'à regret, ce qui répandait une sorte de mystère sur cette scène gracieuse. Les murs étaient tendus d'étoffes précieuses, et les poutres étaient sculptées, et colorées ; la propreté la plus minutieuse régnait dans toutes les parties de la salle. Du milieu du plafond pendait une lampe de cuivre. Tous les meubles, en bois de noyer, étaient décorés de sculptures merveilleuses d'arrangement et d'exécution, et qui, brillantes et polies, semblaient être de bronze